

« Près du bord de la lave qui remplit la vallée dans laquelle coule le Quarnaa, est une source minérale découverte depuis quelques années. Le sol paraît fortement imprégné de fer, l'eau est extrêmement acide. Dans le *Miroir royal*, ouvrage norvégien que l'on suppose avoir été écrit avant la fin du douzième siècle, il est fait une mention expresse d'une célèbre source minérale dans cette vallée, mais on ne sait pas précisément si elle était située dans cet endroit, ou un peu plus haut. L'auteur décrit très-bien les propriétés de cette eau gazeuse. Il y a beaucoup de sources semblables des deux côtés de l'Hytarness, les Islandais les nomment *Oelkelldar*, ou puits à bière, à cause de leur goût et de l'effet de l'eau bue à jeun. On n'en fait pas beaucoup d'usage.

« La lave de Barnaborg, que l'on rencontre avant Hytarness, a été vomie par trois énormes cratères situés au milieu de la plaine : ce n'est pas sans fatigue, ni sans danger, qu'on la traverse, à cause des innombrables inégalités de sa surface.

« Les marécages qui sont devant les hauteurs de Hytarness se trouvant impraticables, nous prîmes le chemin des Langafjærar, ou sables qui s'étendent de l'embouchure du Hnappadal à Stadarstad, espérant que la mer serait basse ; nous avions mal calculé ; il fallut attendre le reflux dans une ferme voisine. A deux milles de

distance au nord, s'élevait le grand cratère d'Eldborg, remarquable par sa forme circulaire, et par sa position absolument isolée au milieu d'une vaste plaine qu'il a inondée presque entièrement de lave. Ayant débarrassé nos chevaux de leur bagage, nous avons traversé la lave à pied, afin d'examiner de plus près, cette singulière production de la nature ; notre marche fut fatigante et quelquefois dangereuse, à cause de la surface coupante et souvent caverneuse de la lave. Les trous les plus grands sont souvent employés en guise de parcs pour les moutons. On a observé que ces animaux, abandonnés à eux-mêmes, les préfèrent à ceux qui sont construits de main d'homme. Quand on est au pied du volcan, l'on ne peut assez admirer la régularité avec laquelle il s'élève graduellement jusqu'à quatre-vingts pieds de son sommet, où les bruyères et tout vestige de végétation cessent ; un mur de lave vitrifiée s'élance de ce point, à-peu-près en direction perpendiculaire, et se termine par une cime irrégulière. La ressemblance parfaite de ce mur avec une immense fortification, lui a fait donner le nom d'Eldborg, château du feu. Ce ne fut pas une petite entreprise que d'escalader ce rempart, et arrivés au sommet, on peut juger de nos inquiétudes, en découvrant que nous n'étions séparés d'un abîme effrayant que par une calotte de lave qui, en plu-



siieurs endroits n'avait pas plus de six pouces d'épaisseur, était peu solide, et s'éboulait de vétusté dans le cratère, s'ouvrant devant nous comme un goufre immense. Sa circonférence, que nous avons mesurée avec une corde, est de 1800 pieds. La paroi intérieure est plus verticale que l'extérieure, surtout à l'est, où elle consiste en rochers raboteux au milieu desquels une quantité de corbeaux font leur nid. Nous sommes descendus au fond; les parois, à moitié de leur hauteur, qui est de 200 pieds, s'inclinent en pente douce, et sont couvertes de scories, excepté à l'ouest, où croissent beaucoup d'herbe grossière et de l'angélique. Le centre du cratère offre une petite ouverture par laquelle la ruine et la dévastation se répandaient autrefois dans les environs; elle est presque entièrement couverte de scories vitrifiées et entourée de grandes pierres calcinées, que vers la fin de l'éruption le feu n'a pas eu la force de lancer par-dessus les parois du cratère.

« De cette hauteur, nous dominions sur la vaste plaine que le volcan a remplie de lave. Dans la vallée vis-à-vis de nous, on apercevait plusieurs cônes volcaniques rouges qui avaient aussi eu des éruptions, et à la base orientale de l'Eldsborg des collines coniques qui se sont formées pendant qu'il était en travail; le brouillard nous empêcha de voir les montagnes des deux côtés du Hnappa-

dal, qui sont, dit-on, extrêmement pittoresques.

« Les ecclésiastiques qui avaient eu la complaisance de m'accompagner, m'ayant quitté, je passai, avec le chapelain de Hyttarness, sur les sables que la mer avait enfin délaissés. Traversant alternativement les coulées de lave et les bras de mer qu'elles formaient entre leurs saillies, nous allions bon train. Il était nécessaire de galoper de temps en temps, afin de n'être pas surpris par le flux avant d'atteindre la terre ferme. J'avoue que lorsque nous en étions encore à près de deux milles, je ne pouvais me défendre d'une certaine inquiétude au récit que me faisait mon compagnon de tous les voyageurs qui avaient perdu la vie, parce qu'ils avaient été brusquement entourés par la mer. Le vent froid venant des montagnes à droite, rendait le voyage très-désagréable, quoiqu'il s'effectuât aussi facilement que pendant le jour; car à minuit, on voyait les objets très-distinctement. Vers trois heures du matin, le Snœfell-Yœkul commença de se montrer à nos yeux; d'abord on ne l'aperçut que faiblement; il communiquait une teinte blafarde à l'atmosphère qui l'entourait; bientôt il prit un aspect plus décidé, et continua à briller de plus en plus jusqu'au lever du soleil; alors il déploya toute sa splendeur, réfléchissant avec un éclat éblouissant les rayons de cet astre, et s'élevant



à une hauteur de près de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

« A l'extrémité des sables, nous sommes entrés dans une plaine immense, marécageuse devant la montagne, sèche et sablonneuse vers la mer. On y rencontre quelques hameaux. Nous n'eûmes que le temps d'arriver à l'embouchure de deux fleuves, assez à temps pour les passer, car la marée y montait très-rapidement. Nous n'arrivâmes qu'à cinq heures du matin à Stadarstad, où je pus goûter le repos qui m'était nécessaire après tant de fatigues.

« Le 24, en continuant à voyager le long de la pente méridionale des montagnes, qui partagent la presqu'île, je parcourus un canton qui a été évidemment couvert par les eaux de la mer, et à quatre milles à l'ouest de Stadarstad, près de la base du Lysuhyrna, haute montagne en pyramide, je visitai la source chaude de Lysuhol, située au centre d'un monticule d'un diamètre assez considérable, et composé d'incrustations formées par les dépôts calcaires de la source; elle n'a de remarquable que cette propriété de couvrir d'un enduit pierreux tous les objets qu'elle rencontre.

« A l'extrémité de la plage sablonneuse du bord de la mer, on rencontre la lave de Buda; c'est

sur sa limite occidentale que se trouve Budastad, comptoir danois, dans une situation très-pittoresque au milieu de débris de lave entremêlés d'espaces verdoyans qui animent la scène. Il faut ensuite voyager au milieu de ces décombres, dont les fentes et les crevasses font sans cesse courir des risques. Le Buda-Klettur, qui a rejeté toutes ces substances fondues, est au milieu de la plaine, et ne diffère en rien des autres volcans d'Islande; j'y gravis: son cratère dont les parois se sont écroulées intérieurement, est double aujourd'hui, ce gouffre est tapissé d'herbe ou de mousse; le sommet et l'extérieur sont parsemés de cendres. J'entrai ensuite dans une caverne qui est près de la route, et dans laquelle je m'avançai jusqu'à 80 pieds; le défaut de lumière m'empêcha de pénétrer plus loin. L'entrée était basse à cause de la grande quantité de neige qui couvrait le fond; plus avant, la voûte ornée de belles stalactites, s'élevait à dix pieds de la surface de la neige, dont je ne pus déterminer la profondeur.

« Les inégalités de la lave retardèrent beaucoup notre marche; cependant en une heure et demie nous en atteignîmes la fin, pour traverser une belle plaine sablonneuse qui s'étend au sud du Hraunland jusqu'à la base du Snœfell. Alors nous avons gravi sur les falaises immenses qui bordent la côte jusqu'à Stapen; on les nomme



Sœva-Hammar; elles ont 50 à 60 pieds de hauteur, sont absolument perpendiculaires, et composées de lave basaltique; on passe quelquefois si près du bord du précipice, que l'on est exposé à des périls. On sort de là par un sentier escarpé qui conduit à une fissure formée par une coulée de lave, et l'on arrive à Stapen.

« L'objet de ma visite à ce port était de prendre des renseignemens sur les exemplaires de l'Écriture-Sainte qui, l'année précédente, y avaient été expédiés de Copenhague. Je vis, à ma grande satisfaction, que tout avait été arrangé au gré de mes désirs; et je pris les mesures nécessaires pour qu'à l'avenir les vues de la Société biblique fussent également remplies.

« Les colonnes de basalte qui décorent la falaise un peu au sud du port, ne le cèdent guères en beauté à celles de la célèbre grotte de Fingal dans les Ébudes. Le Snœfell-Yœkul qui donne son nom à ce quartier de l'île, et termine à l'ouest la longue chaîne de montagnes, par lesquelles la presque-île est divisée en deux portions égales, était directement au-dessus de ma tête. Durant mon séjour à Reikiavik, j'avais souvent admiré son aspect majestueux; actuellement il effaçait par son immensité, tout ce qui l'entourait. Je ne pus résister au désir d'y faire une excursion, et cette idée plut tellement à M. Hialtallin, direc-

teur du comptoir de Stapen, qu'il m'accompagna. Nous primes avec nous trois hommes chargés de nos provisions et de vêtemens de rechange. Le bruit de notre expédition projetée s'étant répandue dans Stapen; les habitans secouèrent la tête prétendant que nous ne pourrions atteindre au sommet de la montagne, et d'autres nous taxèrent de témérité; ils regardent ce mont avec une sorte de respect superstitieux, et ont de la peine à ne pas croire qu'il est constamment hanté par Baldr, son dieu tutélaire, qui ne manque de se venger de tous les mortels dont l'haleine immonde ose souiller l'atmosphère pure de sa demeure aérienne.

« Nous partîmes de Stapen le 25 à huit heures du matin. Le thermomètre à l'ombre marquait 52° (8° 88'). Après avoir traversé des espaces couverts alternativement de lave et de neige, nous sommes arrivés à dix heures au dernier point qui montrait encore sa couleur noire; c'était un grand bloc de lave où l'on se reposa un quart-d'heure, afin de reprendre des forces pour la partie la plus difficile de l'entreprise. Le peu de dureté de la neige nous avait beaucoup incommodés. Nous y enfoncions jusqu'au-dessus du genou; quoique nous eussions soin de marcher sur les pas de nos trois guides, nous trouvions que c'était aussi fatigant que de nous frayer nous-mêmes le chemin.



Le thermomètre s'était élevé à 57° (11° 10'). La hauteur à laquelle nous avons atteint était encore beaucoup au-dessous du Yœkuls-Hals, ou du chaînon qui unit le mont avec la chaîne de la presqu'île.

« En continuant à monter, nous avons trouvé la neige plus ferme; nous y enfoncions encore, et nous ne marchions pas aisément, mais cet inconvénient était balancé par la douceur de la pente. Toutefois en une demi-heure, elle devint graduellement si escarpée qu'il fallut y gravir en décrivant des zig-zag; et après avoir fait une quarantaine de pas, se jeter sur la neige, afin de reprendre haleine; en trois minutes la force nous revenait. Nous nous étions heureusement munis de mouchoirs de soie noire; nous nous en couvrîmes les yeux. Sans cette précaution, notre vue aurait pu souffrir de la vive réflexion des rayons du soleil, produite par les petits cristaux de neige.

« Pendant quelque tems les régions supérieures du Yœkul disparurent à nos regards; cependant ayant avancé d'avantage, le pic le plus oriental se montra, quoiqu'il ne parut pas être à une élévation considérable au-dessus de nous. Il était une heure quand nous atteignîmes sa base. On le désigne par le nom de Trikurning, à cause des trois pics qui le partagent: ce sont des masses de neige gelées et supportées pardevant sur de belles

colonnes de glace, d'une teinte verdâtre très brillante.

« La montée devint bien plus facile; la croute de neige étant plus ferme, et la pente de la montagne plus douce. L'air était plus pur et la chaleur diminuait sensiblement; le thermomètre ne se soutenait plus qu'à 55° (0-44), quoique le soleil fut ardent et que le vent fut extrêmement faible. Nous redoutions beaucoup et les brouillards qui commençaient à s'assembler à une distance considérable au-dessous de nous, et les fentes au milieu des neiges. Il ne s'en trouva heureusement sur notre passage qu'une seule qui ne paraissait pas très-profonde, et n'avait pas plus de quatre pouces de largeur. A cette époque de l'année, la montée du Snœfell doit être plus aisée, parce que nulle portion de la neige de l'hiver n'a encore ni fondu, ni bougé de sa place.

« A trois heures nous étions à la base du pic le plus haut. Tout-à-coup un précipice de plus de 2,000 pieds de profondeur perpendiculaire s'est montré devant nous; les diverses parties de la vallée dans laquelle il s'ouvrait, étaient sillonnées de fissures larges et longues qui couraient parallèlement à ses côtés. Près du milieu de ce gouffre terrible, nous aperçûmes une grande ouverture circulaire, dont l'entrée était bordée de glace verdâtre, et qui semblait avoir été formée par une



cascade tombée d'un point du rebord sur lequel nous étions ; cependant nous ne pouvions découvrir aucun vestige d'eau. Ce ravin prodigieux se prolongeait entre le pic du milieu et celui de l'occident, et devait aller en descendant jusqu'à la base septentrionale de la montagne. Suivant les bords du précipice gelé, nous avons escaladé le flanc septentrional du pic. Parvenus à une douzaine de pieds du sommet, nous avons été arrêtés par un mur de colonnes verticales de glace qui l'entouraient de tous les côtés ; nous atteignions facilement la cime avec le bout de nos longs bâtons.

« Nous étant faits, avec ces bâtons, des sièges dans la neige, nous avons mangé un dîner froid, qui le paraissait encore d'avantage d'après les idées que nous suggéraient tous les objets dont nous étions environnés. Le thermomètre n'était plus qu'à 29° (1° 33' au-dessous de zéro). Le brouillard qui avait environné partiellement la montagne, la cernait complètement, et nous empêchait de voir la côte et les ports situés au-dessous de nous. Toutefois la perspective était belle et imposante. A droite, nous apercevions le Faxafiord dans toute son étendue ; ainsi que les deux Skardsheidi, l'Akrafiall, et une partie des montagnes du quartier de Gullbringa. A l'est le Geitlands-Yœkul, le Skialldbreid, et les monts voisins de l'Hékla se déployaient à nos re-

gards. A l'extrémité de la chaîne de montagnes qui partage la presqu'île où nous étions, s'ouvrait le Breidafiord rempli d'une infinité de petites îles d'un aspect singulier. Les monts du Bardarstrand et de l'Isafiord, bornaient la vue au nord ; à l'ouest elle se prolongeait à l'infini sur l'océan, et atteignait certainement à la moitié de la distance qui sépare l'Islande du Grœnland. Ce qui ajoutait à la majesté de ce vaste coup-d'œil était la ceinture de nuages qui, à 3,000 pieds au moins au-dessous de nous, entourait le Snœfell. L'atmosphère était d'une pureté sans égale, et l'idée d'avoir atteint l'objet de notre entreprise malgré nos méprises, nous faisait éprouver une vive satisfaction. La descente fut très-facile ; en trois heures nous fûmes de retour à Stappen. Il fallut les protestations des hommes qui nous avaient accompagnés, pour persuader aux habitans que nous avions réellement atteint au pic du milieu.

« Parti de Sappen le 26, je longeai la base du Snœfell, en me dirigeant au nord : je voyageais presque toujours sur des coulées de lave. A gauche j'avais les Londrængar, grands obélisques naturels ; le plus haut s'élève à 240 pieds. De nombreux monticules rougeâtres bordent la côte, ils doivent sans doute leur origine à l'éruption du feu vomé par les cavernes souterraines qui probablement s'étendent du fond de la mer, au centre du